

Entre fantasme et réalité : regards croisés français et anglo-saxons sur l'hippophagie

Sylvain Leteux

En février 2013, le scandale européen du *horsemeat-gate* a réactivé un débat ancestral sur les fraudes alimentaires. Dans un article de mars 2013, l'historien britannique Mark Roodhouse suggère à ses compatriotes de surmonter le tabou sur la viande de cheval pour mettre fin au marché noir et aux diverses fraudes existantes. Cette position semble très surprenante quand on connaît le dégoût profond des Anglo-Saxons pour l'hippophagie. Alors que les viandes exotiques (kangourou, autruche) sont de plus en plus appréciées par le grand public, les réticences à l'égard de la viande de cheval persistent et se renforcent. La question de l'hippophagie comporte une dimension symbolique forte, qui dépasse le simple débat commercial ou sanitaire sur la sécurité alimentaire. Pour se convaincre du poids des représentations culturelles, cet article propose de confronter la vision des auteurs français à celle de leurs homologues anglophones. Cette confrontation montre qu'il demeure difficile d'adopter un point de vue scientifique neutre sur la question de l'hippophagie. D'une part, la partialité du point de vue anglophone est ancienne. Au Moyen-Âge déjà, de nombreux auteurs anglais ont une vision très négative de l'hippophagie, utilisée comme un marqueur de barbarie pour dénoncer les mœurs sauvages des Irlandais ou des Vikings. La critique se poursuit au XIX^e siècle et vise à manifester, en creux, la supériorité de la culture britannique sur celle des peuples continentaux, notamment les Français. Cette approche condescendante, cependant, perdure après 1950 chez de nombreux anthropologues et historiens anglo-saxons (Harris, Root, Simoons, Weil), qui proposent une vision partisane et tronquée de l'hippophagie en France depuis le XIX^e siècle. En revanche, Chris Otter publie en 2011 un article très convaincant sur l'échec de la propagande hippophagique en Grande Bretagne au XIX^e siècle. À partir de ces différents travaux pourront être confrontés les points de vue français et anglo-saxons sur le sujet afin de mettre en évidence le regard largement déformé qui est porté sur la France.

L'hippophagie : marqueur de barbarie

Dénoncer les pratiques alimentaires ou culturelles de l'autre, étranger ou ennemi, a toujours été un argument utilisé par les auteurs pour justifier la supériorité d'un peuple (ou d'une

civilisation) sur un autre. Dès l'Antiquité, les Grecs et les Romains dénoncent souvent la sauvagerie des barbares à travers leurs mœurs étranges. Dans *La Guerre des Gaules* (livre 4, 10, 4), Jules César qualifie les Ménapes, peuplade habitant des îles de l'embouchure du Rhin, de barbares car ils se nourrissent de poissons et d'œufs d'oiseaux, nourriture non carnée qui dévalorise ceux qui s'en contentent.

Le regard négatif porté sur l'hippophagie par les Anglo-Saxons est ancien et biaisé. Il a été analysé par Alain Dierkens et Alban Gautier. Il permet de dénigrer des cultures jugées barbares, et donc inférieures. Les pénitentiels anglo-saxons du VIII^e siècle insistent sur le tabou du sang : ils témoignent d'une répugnance pour le cheval mais sans interdire. La vision de l'Irlande hippophage est plus sévère. Au VII^e siècle, les *Canones Hibernenses*, adressés aux moines irlandais, attestent clairement d'un climat d'hostilité contre l'hippophagie alors que l'hippophagie rituelle a disparu d'Irlande depuis la fin de l'Âge du Fer. Au V^e siècle, en Irlande préchrétienne, le cheval est couramment consommé. Cette pratique perdure localement jusqu'au VIII^e siècle mais il s'agit d'une consommation opportuniste (animaux âgés) liée à des contextes de pénurie. Les évangélistes anglo-saxons de l'Irlande construisent donc un discours déformant sur l'hippophagie alors que cette pratique alimentaire n'était pas un frein à la christianisation. C'est un auteur anglo-normand du XII^e siècle, d'origine galloise, Giraud de Barri, qui est le premier à rapporter un cas d'hippophagie rituelle en Irlande, dans un passage visant à dévaloriser des Irlandais présentés comme mal convertis.

Le rejet « idéologique » de l'hippophagie, utilisé comme argument chrétien contre les peuples païens, devient très explicite dans la lutte des Anglo-Saxons contre les Scandinaves. Alain Dierkens et Alban Gautier ont clairement montré que le discours selon lequel l'hippophagie est un signe, un « marqueur » de paganisme (donc incompatible avec le christianisme), est né « en Angleterre au cours des X^e-XI^e siècles, chez des clercs marqués par les invasions vikings et décrivant les envahisseurs scandinaves comme des êtres répugnants » (211). La *Chronique anglo-saxonne* (fin du IX^e siècle) emploie le verbe *fretan* (dévorer) pour désigner la consommation de chevaux par l'armée viking, témoignant ainsi de son dégoût face à cette pratique. L'auteur souligne ce trait et place ainsi les envahisseurs vikings hors de l'humanité civilisée. Le discours prônant l'incompatibilité entre hippophagie et christianisme est très marqué chez Ari le Savant (*Livre des Islandais*, 1120), qui évoque la conversion de l'Islande au christianisme en 999. En Islande, île pauvre et isolée, l'hippophagie a été une pratique alimentaire assez habituelle mais indépendante de la sphère religieuse. De même, en Scandinavie, l'hippophagie n'est pas liée au culte des dieux : « Rien ne suggère l'existence en

Norvège ou en Islande de sacrifices hippophagiques spécifiques » (Dierkens 208). La répression contre l'hippophagie a été très forte en Scandinavie à partir du XII^e siècle, mais de la part des autorités civiles et non religieuses (les lois norvégiennes du XII^e-XIII^e prévoient des pénalités importantes).

Dans l'Angleterre du XII^e siècle, divers auteurs évoquent l'hippophagie à travers des filtres plus ou moins déformants. Certains récits sont clairement fantaisistes et leurs sources peu claires, comme celui de Giraud de Barri pour qui l'hippophagie en Irlande serait liée à un rituel de souveraineté. Dans sa *Description de l'Irlande*, on lit que, lors de l'intronisation des rois de Tír Conaill (au nord-ouest de l'île), le roi s'unissait charnellement à une jument blanche, qui était ensuite abattue et dont la chair était bouillie. Il se baignait alors dans le bouillon et buvait directement à la cuve. Le plus souvent, les textes présentent l'hippophagie comme une pratique répugnante et déplacée, typique de la barbarie : ces propos visent les Anglais du nord. Dans les faits, l'hippophagie est attestée en Angleterre, mais elle diminue du V^e au XI^e siècle ; la consommation est rare et opportuniste (chevaux âgés). Aux X^e-XI^e siècles, la pratique est surtout attestée dans les sites marqués par une présence scandinave, comme c'est le cas de la ville de York.

Ces divers écrits médiévaux anglais, qui projettent sur l'hippophagie une vision négative, ne seraient pas problématiques s'ils n'avaient pas créé une vulgate erronée, où le christianisme et l'hippophagie deviennent incompatibles. Ce point de vue se retrouve sans aucune nuance chez la plupart des auteurs anglo-saxons (anthropologues notamment) du XX^e siècle. En 2000, Daniel W. Gade écrit : «[the] marginalization of horsemeat in Europe had a religious basis » (542). Cette vision, partagée par Mary Douglas, Marvin Harris et Frederick Simoons, est, en réalité, fautive car elle est basée sur une mauvaise interprétation des bulles pontificales du VIII^e siècle. Quand Grégoire III, en 732, prohibe la consommation de viande de cheval, il exprime son dégoût personnel, révélateur des tabous alimentaires byzantins liés à ses origines grecques orthodoxes. En aucun cas, il n'existe un tabou religieux sur la viande de cheval dans l'Occident chrétien. À la fin du VII^e siècle, la manière dont le *Pénitentiel de Théodore* (pénitentiel de l'archevêque de Canterbury) considère l'hippophagie confirme l'idée d'une répugnance qui n'est pas un interdit : « le cheval n'est pas interdit (*equum non prohibent*), mais la coutume est de ne pas le manger (*consuetudo non est comedere*) » (Dierkens 204).

La connotation religieuse donnée à l'hippophagie médiévale est clairement une invention d'auteurs anglais visant à dénoncer les pratiques dites barbares de peuples considérés comme inférieurs. L'explication du rejet de la viande de cheval est davantage à chercher du côté des

mœurs alimentaires, des habitudes culturelles que des prescriptions religieuses. Comme le dit bien Jean-Louis Flandrin, « l'aversion pour la viande de cheval ne semble pas être essentiellement d'origine chrétienne » (49). L'hippophagie est restée très marginale en Europe occidentale alors que l'Église a explicitement autorisé la consommation de n'importe quelle viande depuis le IX^e siècle. Les spécialistes du Haut Moyen-Âge avancent diverses raisons pour expliquer la répugnance envers la consommation du cheval : la valeur économique du cheval liée aux techniques agricoles, sa valeur militaire pour la chevalerie, les valeurs morales de la noblesse équestre, l'héritage gréco-romain.

Le regard condescendant des Anglo-Saxons sur les peuples étrangers hippophages est assez répandu et traverse les époques. Cette « vulgate » anglo-saxonne, qui propose une vision tronquée de la réalité, est synthétisée chez Peter Farb et George Armelagos qui s'inspirent des études de Marvin Harris :

Les chevaux restèrent prisés comme nourriture dans les régions d'Europe où les pâturages étaient abondants. En Suisse, les moines chrétiens mangeaient encore du cheval au XI^e siècle, en dépit de l'interdiction papale, promulguée quatre siècles auparavant ; les Irlandais passèrent outre cet interdit ; des festins de viande chevaline étaient encore organisés au Danemark au cours du XVI^e siècle ; et en Espagne, c'est sous le nom de « daim rouge » que l'on mangeait du poulain, tandis que la viande de cheval servait régulièrement à nourrir les hommes d'équipage de la Marine (Farb et Armelagos 98).

Les régions européennes où les chevaux étaient prisés comme nourriture ont été très rares. Simoons affirme notamment : “In northern Europe, horse killing and eating are well documented for the early Slavs, and for the initial period of Slavic civilization, in Russia and elsewhere, horsemeat is described as a typical food” (Simoons 183). Évoquer une interdiction religieuse concernant la viande de cheval après le X^e siècle n'a pas grand sens : cette question a été tranchée par François Sigaut en 1992. Enfin, le recours au vocable « daim rouge » en Espagne illustre la nécessaire occultation de la viande de cheval pour la rendre acceptable (Poplin 23).

Pour les Anglais, l'hippophagie est difficilement concevable en dehors de contextes très particuliers comme la guerre, la famine ou la pauvreté. Si l'hippophagie est présente en Belgique à la Belle Époque, c'est sans doute à cause des faibles revenus des ouvriers. Entre 1905 et 1913, le ministère britannique du commerce mène une enquête sur les conditions de vie des ouvriers belges. Les données recueillies en 1908 montrent une grande disparité selon les villes (Scholliers 136). À Anvers, le cheval représente 20% des viandes consommées (7 kg de viande chevaline par an et par habitant), ce qui en fait la ville la plus hippophage de Belgique (et sans doute aussi d'Europe). À La Louvière, le cheval représente 16% des viandes

consommées (6 kg par an par habitant). À Bruxelles, on consomme 3 kg de viande de cheval par an et par habitant, mais cette moyenne masque des disparités sociales : le cheval représente 8% des consommations carnées des ouvriers mais seulement 3% pour toute la population. À Charleroi, le chiffre est de 2 kg par an par habitant. À Verviers, Gand et Tournai, il est de 1 kg. Il n'existe aucune boucherie chevaline à Bruges. Ces chiffres ont surpris les enquêteurs britanniques de 1908 car ils contredisaient leur hypothèse de départ selon laquelle il y avait un lien entre hippophagie et pauvreté. Les ouvriers d'Anvers et de La Louvière ont de bons salaires : ils sont hippophages par goût, par choix. La viande de cheval est appréciée car elle est consommée sous forme de charcuterie ne nécessitant pas de cuisson (en cervelas par exemple) ou sous forme de plats préparés (ragoût de cheval avec pommes de terre et oignons).

Le cas belge nous rappelle que la consommation de viande de cheval a été une pratique volontaire dans certaines classes sociales et dans certaines régions d'Europe à l'époque de la révolution industrielle, entre le milieu du XIX^e siècle et les années 1970. Divers pays européens ont légalisé l'hippophagie au XIX^e siècle : le Danemark en 1841, la Bavière en 1842, la Saxe, l'Autriche et la Belgique en 1847, la Suisse et la Prusse en 1853, la Norvège et la Suède en 1855, la France en 1866. Pourtant, si les Pays Bas et la Belgique ont sans doute été les pays européens les plus hippophages (notamment pendant la période 1890-1960), c'est la France qui va alimenter les plus grands fantasmes chez les auteurs anglo-saxons.

Le fantasme d'une France hippophage

Dès le Moyen-Age, les auteurs anglo-saxons ont donné une vision erronée et fantasmée de l'hippophagie en Europe, utilisée comme un marqueur culturel entre les chrétiens dits civilisés et les païens considérés comme barbares. À partir du XIX^e siècle, la plupart des regards dénonciateurs anglais se tournent vers la France, présentée comme une nation hippophage et donc plus ou moins barbare, ou du moins peu civilisée.

Si l'on remonte aux périodes anciennes, en Gaule préromaine par exemple, la viande de cheval est peu valorisée, c'est une viande pour les pauvres. Avec la romanisation, le cheval disparaît rapidement des assiettes, mais « il ne s'agit que d'une éclipse, car l'hippophagie réapparaît au V^e siècle » (Ménier 73). Chez les Gaulois,

tous les animaux élevés sont comestibles, et aussi bien le cheval que le chien sont régulièrement découpés pour être mangés. Toutefois, le cheval, même s'il fait parfois l'objet d'une gestion analogue à celle qui est appliquée aux autres animaux de

boucherie, est totalement exclu d'un certain nombre de circonstances, dont notamment les banquets et les offrandes alimentaires dans les tombes. (Ménier 74)

Le regain de l'hippophagie au IV-V^e siècle dans le nord de la France est peut-être lié à une influence germanique. La consommation du cheval est attestée en Picardie au début du Moyen Âge (Yvinec 123). Dans le Languedoc médiéval, le cheval ne semble pas avoir été consommé, à la différence des équidés de moyen et grand formats (mulets et bardots) « car ils sont mentalement rattachés à l'âne dont la viande est appréciée » (Forest 146). En Gaule du Haut Moyen-Âge, l'hippophagie est une pratique très minoritaire. « Au Moyen Âge central et tardif, le déclin s'accroît, et le cheval devient définitivement la nourriture des temps de siège et de famine qu'elle est restée en Belgique et en France jusqu'au XIX^e siècle » (Dierkens 196).

À la période moderne, il existe divers témoignages indiquant des traces d'hippophagie en France (et en Europe), mais cette pratique est ponctuelle et non généralisée. Elle se limite le plus souvent à une consommation honteuse et dissimulée, soit pour des catégories sociales défavorisées, soit dans des contextes de disette ou de famine, soit dans des cas de fraude commerciale. Florent Quellier note que

des cas de consommation de viande de cheval et de chien — autre chair pourtant également consommée par les Gaulois, psychologiquement inconsommable pour les Français des temps modernes — sont avérés lors de la terrible crise de l'année récolte 1693-1694 ; de nombreuses sources ecclésiastiques en portent témoignage et le prévôt de Nancy impose aux équarisseurs d'enterrer profondément les charognes afin de les soustraire aux pauvres affamés » (Quellier 182).

Madeleine Ferrières indique que la consommation du cheval est « furtive » et clandestine en France au XVIII^e siècle (447). Loin de cette réalité historique, la plupart des Anglo-Saxons se plaisent à dénoncer et à amplifier certaines consommations alimentaires curieuses des Français. Au XIX^e siècle, des auteurs britanniques soulignent l'ignominie de pratiques spécifiques. En 1859, dans *The Curiosities of Food*, le journaliste Peter Lund Simmonds établit un lien direct entre l'inconstance et la barbarie des Français et leur consommation de grenouilles, d'escargots et de viande de cheval. Pendant la guerre de Crimée, ils mangeaient du ragoût de chat. Au cours du siège de Copenhague par les troupes napoléoniennes, les Français auraient obligé les Danois à manger du cheval. Cette image peu flatteuse des mœurs françaises chez les auteurs anglais du XIX^e siècle peut s'expliquer par le climat nationaliste de l'époque. En revanche, cette vision tronquée et partielle devient problématique quand on la trouve sous la plume d'auteurs réputés sérieux qui publient des articles scientifiques. Les anthropologues anglo-saxons ont souvent une vision assez caricaturale de l'hippophagie en

France (et plus généralement en Europe), comme par exemple les Américains Daniel W. Gade et Frederick J. Simoons ou les Britanniques Harold Barclay et Marvin Harris.

Les anthropologues américains Peter Farb et George Armelagos affirment notamment sans nuance que « l'hippophagie devint d'une pratique courante et ouverte au moment de la Révolution, en France, et en 1836, la viande de cheval constituait une contribution importante dans les boucheries parisiennes » (195). Si la période révolutionnaire a vu se développer la consommation chevaline, il s'agit d'une pratique furtive et clandestine, liée aux pénuries alimentaires causées par les troubles politiques et sociaux. La consommation ponctuelle de mules et de chevaux aux États-Unis pendant la guerre de Sécession ne fait pas des Américains un peuple hippophage (Barclay 161). L'affirmation selon laquelle la viande de cheval est largement consommée à Paris en 1836 est erronée car, même à partir de la légalisation en 1866, l'hippophagie constitue une pratique très marginale. Lors de diverses saisies de viande de cheval chez des gargotiers parisiens en 1811, les commissaires de police précisent qu'il s'agit de quartiers où les indigents sont nombreux. L'acceptation de la viande de cheval en France a été difficile et très limitée, n'en déplaise aux auteurs anglo-saxons. Toute l'historiographie française est unanime sur ce point (Bouchet, Guillaume, Hubscher, Nourrisson, Pierre).

La légalisation de l'hippophagie en France en 1866 est le résultat d'une longue campagne militante. Son acceptation a été progressive, limitée et semée d'embûches (Leteux 148). Attestée à Paris pendant les troubles révolutionnaires (1791-1795), l'hippophagie est alors conjoncturelle, liée à la disette. Pendant les campagnes napoléoniennes, le médecin Larrey surmonte son dégoût et expérimente la consommation de viande de cheval sur les soldats pour prouver son innocuité. Au début du XIX^e siècle, une propagande active est menée par le médecin Alexandre Parent-Duchâtelet (1790-1836), le zoologiste Isidore Geoffroy Saint-Hilaire (1805-1861) et le vétérinaire militaire Emile Decroix (1821-1901). Le mouvement hygiéniste milite en faveur de l'hippophagie tout en luttant contre la prostitution : il s'agit de fournir des protéines animales bon marché aux classes populaires. En 1825, Parent-Duchâtelet recommande la viande de cheval en priorité pour les indigents et les détenus. Fondée en 1845, la Société Protectrice des Animaux (SPA) promeut l'hippophagie : si le cheval a une valeur économique en fin de vie (il est vendu aux bouchers), les mauvais traitements infligés par les cochers diminuent. En 1847, Isidore Geoffroy St-Hilaire utilise sa chaire de professeur au Muséum d'Histoire naturelle de Paris pour relancer la propagande hippophagique (le cheval comme nourriture pour les classes laborieuses). En 1855, un

premier banquet hippophagique est organisé à Alfort par des vétérinaires, sur le modèle de ceux organisés en Allemagne depuis 1842. En 1864, Emile Decroix fonde le Comité pour la propagation de la viande de cheval, dans une optique philanthropique. Une fois la légalisation obtenue en 1866 (dans le contexte d'ouverture sociale du Second Empire en faveur des ouvriers), l'hippophagie va se banaliser pendant le Siècle de Paris en 1870-71, mais la viande de cheval demeure encore longtemps associée aux périodes de crise ou de disette.

La vision d'une France largement hippophage à partir du XIX^e siècle, telle qu'on la trouve chez la plupart des Anglo-Saxons, relève davantage du fantasme que de la réalité. Certains propos sont parfois très excessifs : Waverley Root indique que la viande de cheval devient un « objet de culte » (82) en France dans les années 1860. Ce jugement est erroné car les réticences ont été nombreuses et durables. Si l'hippophagie a connu un certain succès en France entre 1890 et 1970 (le pic de consommation semble avoir été atteint en 1911), la consommation du cheval a toujours été marginale et n'a jamais dépassé 3% des viandes consommées (Escourrou 89). Par ailleurs, la répartition géographique des consommateurs est très particulière, surtout limitée aux régions à forte concentration ouvrière (Paris, Nord-Pas de Calais). En 1907, Paris concentre 70% des boucheries chevalines de France ; l'hippophagie concerne peu la province. De plus, dans les villes concernées, les boucheries chevalines sont présentes essentiellement dans les quartiers ouvriers. Enfin, une réglementation stricte a toujours séparé les chevalins des autres bouchers classiques (abattoirs distincts, vente séparée, chambre syndicale propre).

Dans un article de 1976, Daniel Gade affirme ainsi : « by 1910 France had become the horseflesh center of the Western world » (1). Cette concentration du regard sur le cas français n'est pas légitime car, même à Paris, la consommation hippophagique (3% en 1911) n'a jamais été aussi forte que celle observée dans certaines grandes villes de Belgique ou des Pays Bas. Comme nous l'avons déjà dit, avec ses 20% de viande de cheval consommée (en 1908), Anvers a sans doute été la ville la plus hippophage d'Europe. Cette hiérarchie se retrouve en 1932 : le Belge consomme 3,5 kg de viande de cheval (par habitant et par an) alors que le Néerlandais en consomme 2,6 kg et le Français seulement 1,8 kg (Fierro 724).

Le regard condescendant de certains auteurs anglo-saxons sur l'hippophagie française apparaît dans les titres de leurs publications, comme par exemple les articles de Waverley Root en 1974 ou de Kari Weil en 2007. Au niveau des préjugés culturels, Weil tient des propos assez proches de ceux du journaliste Peter Lund Simmonds en 1859. Elle établit un lien entre les attributs des Français (faiblesse, inconstance), l'hippophagie, la déviance sexuelle et la sexualité féminine. Selon Weil, les Français ont une relation déstructurée avec

les chevaux. On retrouve là un argument ancien qui oppose les Anglo-Saxons civilisés et les Français barbares. En 1976, Marshall Sahlins expliquait déjà que l'hippophagie était inacceptable aux États-Unis à cause des relations spéciales existant entre l'homme et le cheval. C'est oublier un peu vite qu'il existe dans d'autres parties du monde (Yakoutie, Kazakhstan, Kirghizistan) des peuples qui considèrent le cheval comme un mets raffiné, réservé à des circonstances festives. Ces peuples d'Asie centrale sont à la fois « hippophiles » et « hippophages », pour reprendre l'expression de Carole Ferret (115).

Si la viande de cheval est considérée comme un plat de fête dans certains pays, sa valeur gustative ne doit donc pas être occultée. La question du goût est souvent évacuée, mais elle permet de comprendre le succès de certains plats typiquement chevalins, comme le steak tartare dans les brasseries parisiennes ou le filet américain en Belgique. Les militants hippophages de la fin du XIX^e siècle valorisent les vertus gustatives et nutritives du cheval : une viande tendre, peu grasse, très rouge, riche en azote. Les médecins français de la Belle Époque recommandent le cheval pour les personnes affaiblies (notamment les tuberculeux) car sa viande est riche en fer (Pierre 191). À l'inverse, les opposants à l'hippophagie dénoncent une viande fade, douceuse (car elle contient beaucoup de glycogène) et qui sèche rapidement.

L'échec de l'hippophagie en Grande-Bretagne

Si la plupart des auteurs anglo-saxons occultent ou minimisent l'hippophagie dans les pays anglo-saxons, il faut rendre justice à l'historien américain Chris Otter, qui a publié en 2011 un article convaincant sur les tentatives de promotion de l'hippophagie en Angleterre au XIX^e siècle, avec des résultats bien moins concluants qu'en France ou en Belgique. En 1868 a été organisé un banquet hippophagique au Langham Hotel de Londres, avec une lecture du manifeste d'Algernon Sidney Bicknell, historien et voyageur souhaitant promouvoir la viande de cheval. Le contexte anglais est alors celui d'une pénurie de viande et de cherté du bœuf liée à la peste bovine de 1865. Pour lutter contre les fraudes, est adopté en 1889 un décret de régulation de la vente de viande de cheval, avec un affichage clair du produit sous le terme de « horseflesh ». Les Anglais ont d'ailleurs hésité sur la dénomination à donner à cette viande honteuse, jusqu'à envisager le terme français « chevaline ». L'hippophagie demeure donc liée à la « barbarie française ».

D'une manière plus générale, les réticences anglaises quant à l'hippophagie ont parfois des relents xénophobes. Les auteurs anglais tiennent notamment à préciser que les trois

boucheries chevalines qui fonctionnent à Glasgow en 1915 sont destinées aux réfugiés belges. Pourtant, Chris Otter rappelle que l'hippophagie est attestée pendant les deux guerres mondiales. En 1942, 2000 chevaux sont consommés en Angleterre. En 1947, 19 000 chevaux sont consommés. La consommation est certes limitée aux quartiers pauvres des faubourgs de Glasgow, de Manchester ou de Sheffield, géographie très « sélective » que l'on retrouve dans les autres pays européens. Des fraudes retentissantes éclatent en 1948 et 1952 autour de la viande de cheval. Le pic de consommation semble être atteint en 1951 en Angleterre, avec 53 000 chevaux pour 50 millions d'habitants, soit une moyenne de 1,06 chevaux consommés pour 1000 habitants. Par comparaison, lors du pic de consommation en France en 1911, 62 000 chevaux étaient abattus pour 41 millions d'habitants, soit 1,51 chevaux pour 1000 habitants. Le différentiel existe mais il n'est pas énorme entre les deux pays.

Selon Marvin Harris, le commerce maritime étant plus développé en Grande-Bretagne qu'en France, les importations de viandes étaient facilitées (bœuf d'Argentine, moutons d'Australie), ce qui explique l'inutilité du recours à l'hippophagie chez les Anglais. S'il est vrai que la résistance aux viandes frigorifiques a été bien supérieure en France qu'en Angleterre (du moins jusqu'à la première guerre mondiale), il ne semble pas que cet argument soit le plus convaincant. En revanche, Chris Otter donne des explications tout à fait recevables pour justifier l'échec de l'implantation de l'hippophagie en Angleterre. Il évoque ainsi le goût de la viande, la méfiance des classes populaires, l'économie rurale, l'individualisme commercial et le manque d'adhésion des experts éclairés. Ce dernier point est particulièrement probant. En France, les militants de la cause hippophagique au milieu du XIX^e siècle sont des médecins, des positivistes, des libre-penseur, alors que leurs opposants sont plutôt des conservateurs, attachés aux valeurs nobles ou catholiques. Pour ces derniers, l'hippophagie est un marqueur de décadence morale, un retour à l'anthropophagie. D'après Chris Otter, l'acceptation de l'hippophagie en France et en Allemagne est liée à l'importance de la biologie et du scientisme (ou du positivisme) dans ces deux pays.

Exception faite de ce chercheur, il faut bien reconnaître que la plupart des auteurs anglo-saxons donnent une vision tronquée de l'hippophagie moderne. Ils occultent quasi systématiquement les (rares) témoignages d'hippophagie dans les pays anglo-saxons. Harold Barclay souligne que peu de tribus amérindiennes consomment du cheval (161). La tradition hippophagique attestée dans le Yorkshire jusqu'aux années 1930 est systématiquement reliée à l'influence scandinave. Le rejet de l'hippophagie se radicalise dans les pays anglo-saxons dans la seconde moitié du XX^e siècle. Jean-Louis Flandrin a analysé cette évolution ainsi :

Le retour du religieux dans l'alimentation des Occidentaux est paradoxal en ce qu'il s'est effectué au moment même où s'accélérait la non-observance des règles religieuses traditionnelles : dans la seconde moitié du XX^e siècle. Encore aujourd'hui, bien des gens caractériseraient notre siècle par la disparition des prescriptions alimentaires de l'Église catholique et, au niveau des pratiques, par un certain effacement des observances judaïques et musulmanes, chez les juifs et les musulmans d'Europe. Nonobstant cette évolution, il est de plus en plus évident que se dessine un mouvement en sens contraire, qui se renforce actuellement : par la réactivation mondiale du judaïsme et de l'islam, dans le domaine de l'alimentation comme dans les autres, et, du côté chrétien, par de nouvelles réglementations alimentaires qui émanent non pas de l'Église catholique mais de sectes protestantes -- alors que, historiquement, les protestants s'étaient opposés aux catholiques en dénonçant comme superstitieuses ce genre d'observances. [...] Ces prescriptions religieuses, étrangères à la droite tradition chrétienne, sont apparues aux États-Unis il y a plus d'un siècle et sont depuis lors étroitement mêlées à une sorte de vulgate diététique : ainsi, le diététique et le religieux, surtout dans les sociétés protestantes d'Amérique et d'Europe du Nord, paraissent se renforcer mutuellement (Flandrin et Montanari 721-722).

À la lecture de l'essai de Mary Douglas, *De la souillure* (1966), on comprend très bien le lien établi entre les questions diététique et religieuse, notamment dans le chapitre consacré aux abominations du Lévitique. Cette vision anglo-saxonne est très éloignée de celle des Français. Jamais un Américain n'aurait pu considérer le cheval comme un aliment-médicament comme l'ont fait les médecins français de la Belle Époque (pour lutter contre la tuberculose). Ce cadre mental explique peut-être la cristallisation des auteurs anglo-saxons sur l'hippophagie française, largement surestimée, presque fantasmée. Le problème, c'est que l'inexorable déclin de la consommation française de cheval depuis les années 1960 ne doit pas être éludé. Il est sans doute lié à la désindustrialisation et à la disparition progressive des classes ouvrières. Jean-Pierre Digard (183) explique que le déclin de l'hippophagie peut s'expliquer par des raisons économiques et sanitaires mais il est surtout lié au changement de statut du cheval, qui est devenu un animal domestique de proximité (animal de loisir et non plus de travail), comme le chat ou le chien : sa consommation devient alors culturellement non envisageable, comme le montrent les campagnes anti-hippophagiques récurrentes, organisées notamment par la fondation Brigitte Bardot.

L'hippophagie n'est pas une question neutre. Cette pratique alimentaire peut déchaîner les passions, qu'il s'agisse des prescriptions morales des évangélistes anglais du Moyen-Âge ou de la vision partisane des anthropologues américains sur l'hippophagie moderne en France. Pourtant, la sociologie des consommateurs hippophages entre 1860 et 1960 est sensiblement la même dans tous les pays d'Europe occidentale (Grande-Bretagne, France, Belgique, Pays-Bas, Allemagne, Italie du Nord). Après avoir été une consommation opportuniste et conjoncturelle liée à des périodes de crise ou de disette (guerres, sièges, troubles sociaux), l'hippophagie est devenue, au milieu du XIX^e siècle, une pratique légale

mais minoritaire, concernant surtout les classes populaires et les milieux ouvriers urbains. Dans tous les pays, l'hippophagie connaît un regain temporaire pendant la seconde guerre mondiale. Cette consommation est marquée par des différences géographiques importantes, avec des pôles d'intensité particulière : Paris en France, Anvers en Belgique, le Yorkshire en Angleterre. Les modèles juridiques pour encadrer l'hippophagie sont différents selon les pays. Si la Grande-Bretagne a choisi l'axe de la répression des fraudes et du contrôle de l'équarrissage, la France a préféré légaliser et réglementer une filière chevaline distincte de la boucherie classique, avec la création d'abattoirs spécifiques (Aubervilliers, Belleville, Pantin, Villejuif puis Vaugirard après 1904) et un circuit de distribution spécialisé (les fameuses « boucheries chevalines », clairement identifiées, qui ne peuvent pas commercialiser les viandes classiques).

Conclusion

L'hippophagie, tabou ultime pour certains, est un révélateur de cadres de pensée divergents selon les cultures. À travers la violence de certains témoignages ou la posture de certains auteurs réputés sérieux ou scientifiques, on comprend que l'hippophagie est inconcevable au sens premier du terme : cette pratique n'arrive pas à intégrer le champ conceptuel du sujet. Tout comme les papes d'origine grecque orthodoxe du VIII^e siècle qualifient l'hippophagie germanique d'abominable, de nombreux anthropologues anglo-saxons du XX^e siècle expriment sans retenue leur aversion pour l'hippophagie moderne des Français. Le développement actuel des campagnes végan et antispécistes dans la plupart des pays occidentaux risque peut-être de remettre en cause cette pratique pourtant marginale. Une continuité troublante semble donc exister chez les auteurs anglophones depuis le Moyen Âge jusqu'au début du XXI^e siècle. L'hippophagie est utilisée comme un argument pour démontrer la supériorité de la culture britannique et dénigrer des peuples barbares, qu'il s'agisse de l'Irlande préchrétienne, des Vikings ou bien des Français post-napoléoniens. Le pseudo-argument religieux condamnant l'hippophagie au VIII^e siècle, basé sur une mauvaise interprétation des bulles pontificales, est encore utilisé par Daniel Gade en 2000 dans *The Cambridge World History of Food* alors que François Sigaut a clairement démontré cette erreur d'analyse en 1992. Jusqu'en 2007, les auteurs anglophones ont une vision erronée de l'hippophagie contemporaine française, en surestimant son importance, en minimisant la persistance tenace des résistances et en oubliant que d'autres pays européens ont été davantage concernés. Il faut attendre 2011 pour qu'un article américain adopte un regard

neutre sur la question de l'hippophagie. Cette longue continuité du fantasme hippophagique chez les anglophones est tout à fait remarquable. Peut-on alors expliquer le lent et inexorable recul de l'hippophagie depuis les années 1970 par la diffusion mondiale du mode de pensée anglo-saxon, politiquement correct et fortement marqué par les valeurs morales protestantes ? Cette piste mériterait d'être creusée.

Bibliographie

- Abbots, Emma-Jayne, Coles, Benjamin. "Horsemeat-gate. The Discursive Production of a Neoliberal Food Scandal." *Food, Culture & Society*, vol. 16, n°4, 2015, pp. 535-550.
- Barclay, Harold B. *The Role of the Horse in Man's Culture*. J. A. Allen, 1980.
- Bouchet, Ghislaine. *Le Cheval à Paris de 1850 à 1914*. Droz, 1993.
- Dierkens, Alain et Gautier, Alban. « *Inmundum atque exsecrabile*. Retour sur la question de l'hippophagie dans l'Europe du Nord et du Nord-Ouest au haut Moyen Age ». *Pour une histoire de la viande. Fabrique et représentations de l'Antiquité à nos jours*, dirigé par M. P. Horard et B. Laurieux, Presses universitaires François-Rabelais de Tours, 2017, pp. 189-211.
- Digard, Jean-Pierre. *Une histoire du cheval : art, techniques, société*. Actes Sud, 2004.
- Escourrou, Gisèle. *La Localisation des boucheries de détail à Paris*. Thèse de 3^e cycle de géographie. Paris-Sorbonne, 1967.
- Farb, Peter et Armelagos, George. *Anthropologie des coutumes alimentaires*. Denoël, 1985.
- Ferret, Carole. « Hippophiles et hippophages » *Anthropozoologica*, n°45, 2010, pp. 115-135.
- Ferrières, Madeleine. *Nourritures canailles*. Le Seuil, 2007.
- Fierro, Alfred. *Histoire et dictionnaire de Paris*. Robert Laffont, 1996.
- Flandrin, Jean-Louis. « Alimentation et religion pendant le haut Moyen Âge ». *Festins mérovingiens*, dirigé par A. Dierkens et A. Plouvier, Timperman, 2008, pp. 41-52
- Flandrin, Jean-Louis et Montanari, Massimo, directeurs. *Histoire de l'alimentation*. Fayard, 1996.
- Forest, Vianney. « Alimentation carnée dans le Languedoc médiéval. Les témoignages archéozoologiques des vertébrés supérieurs ». *Archéologie du Midi médiéval*, 15-16, 1997, pp. 141-160.
- Gade, Daniel W. « Horsemeat as Human Food in France ». *Ecology of Food and Nutrition*, n° 5, 1976, pp. 1-11.
- Gade, Daniel W. « Horses ». *The Cambridge World History of Food*, dirigé par K. Kiple et K. C. Ornelas, Cambridge UP, 2000, pp. 542-545

- Guillaume, Pierre. « Succès et déboires de l'hippophagie à la Belle Epoque ». *De Pégase à Jappeloup. Cheval et société*. Montbrison, 1995, pp. 309-319.
- Harris, Marvin. *Good to Eat: Riddles of Food and Culture*. Allen & Unwin, 1986.
- Hubscher, Ronald. « Nourrir le peuple : l'hippophagie à Paris au XIX^e siècle ». *Élevage d'hier, élevage d'aujourd'hui*, dirigé par C. Guintard et C. Mazzoli-Guintard, Presses universitaires de Rennes, 2004, pp. 139-150.
- Leteux, Sylvain. « L'hippophagie en France : la difficile acceptation d'une viande honteuse. » *Terrains et Travaux*, n° 9, 2005, pp. 143-158.
- Levine, Marscha A. « Eating Horses : The Evolutionary Significance of Hippophagy. » *Antiquity* vol. 72, n°275, 1998, pp. 90-100.
- Méniel, Patrice. « Les traitements spécifiques réservés au cheval ». *Le cheval, symbole de pouvoirs dans l'Europe préhistorique*, dirigé par Patrice Brun, Musée de Préhistoire d'Ile-de-France, 2001, pp. 73-76
- Méniel, Patrice. « Alimentation carnée et identité gauloise à l'âge du fer et au début de la période romaine ». *Histoire et identités alimentaires en Europe*, dirigé par M. Bruegel et B. Laurieux, Hachette, 2002, pp. 65-75.
- Nourrisson, Didier. « Comment les Français se sont mis à manger de la viande de cheval ». *De Pégase à Jappeloup : cheval et société*. Montbrison, 1995, pp. 297-308.
- Otter, Chris. « Hippophagy in the UK: A failed dietary revolution ». *Endeavour*, n°35, 2011, pp. 80-90.
- Pierre, Eric. « L'hippophagie au secours des classes laborieuses ». *Communications*, n°74, 2003, pp. 177-200.
- Poplin, François. « Le cheval, viande honteuse ». *Ethnozootechnie*, n°48, 1992, pp. 23-34.
- Quellier, Florent. *La Table des Français : une histoire culturelle XV-XIX^e siècle*. Presses universitaires de Rennes, 2007.
- Roodhouse, Mark. « Break the taboo on horsemeat, or food fraud will continue ». *History & Policy*, 11 February 2013, <http://www.historyandpolicy.org/opinion-articles/articles/break-the-taboo-on-horsemeat-or-food-fraud-will-continue>. Accessed July 16, 2020.
- Root, Waverley. « They Eat Horses, Don't They? ». *Esquire*, n° 81, 1974, pp. 82-85.
- Scholliers, Peter. « La viande de cheval, les abats et la charcuterie, marqueurs des frontières en Belgique, 1800-1914 ». *Les Frontières alimentaires*, dirigé par M. Montanari et R. Pitte, CNRS Editions, 2009, pp. 117-143.
- Sigaut, François « La viande de cheval a-t-elle été interdite par l'Église ? ». *Ethnozootechnie*, n° 50, 1992, pp. 85-92.

- Simoons, Frederick. *Eat Not This Flesh: Food Avoidances from Prehistory to The Present*. University of Wisconsin Press, 1994.
- Yvinec, Jean-Hervé. « Alimentation carnée au début du Moyen Âge ». *Anthropozoologica*, NS (2), 1988, pp. 123-126.
- Wagner, Marc-André. *Le Cheval dans les croyances germaniques : paganisme, christianisme et traditions*. H. Champion, 2005.
- Weil, Kari. « They Eat Horses, Don't They? Hippophagy and Frenchness ». *Gastronomica: The Journal of Food and Culture*, n° 7, 2007, pp. 44-51.